

Cages

Gilles Dandurand

Number 81, Spring 1999

Passages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dandurand, G. (1999). Cages. *Moebius*, (81), 37–42.

GILLES DANDURAND

Cages

Le regard se pose seul sur la page primitive
dans le vent des lourdes blancheurs
quel être est-il l'ange aux vêtements ainsi secoués
il faut venir vers lui à pas de mots
et les tendre comme des cages

No man's land

Le tremblement de métal d'un ange à huit heures
encore ce poisson de fil de fer noirci
serrure en dérive sur les lèvres d'une figure sans proue
nulle carte où poser la pointe d'un compas
ah

La plupart des géographes ignorent ces terres plates où
l'on creuse un trou
pour que s'y retire la mer avant trois journées
complètes
la nuit est essorée de l'indigo qu'il faut pour raturer
tout signe de vie
le temps plein comme un œuf roule au bas du nid et
jamais ne touche terre

Un vent si blanc règne
une ardeur de vivre sans lune ni soleil avec un grand
souffle au cœur
rien ne se dit à la table de cuisine
mais tout autrement sous l'échafaud funéraire
les élévations de cris en queue de poisson dans les cieux

Saison

Est-ce le ciel qui varie par-delà la fragile nudité des
fantômes transis
est-ce une fleur au cerveau qui lancine
ou midi qui s'incline et sait prendre l'angle qu'il faut
pour réfléchir dans ton œil la lumière qui t'aveugle

Ton existence s'allonge
et trotte par terre comme l'aiguille noire au cadran de
la montre
le désir de poser un pied devant l'autre de coucher tout
l'être sur le gravier
est depuis longtemps soufflé par quel vent
en quel jour si on a cessé de compter même les années

Tu restes debout dans une cage de verre

Deuil

Que ceux qui ont vécu et qui sont morts il y a
quelque temps
te fassent passer le seuil que tu ne peux franchir
même si tu le veux

Que ne demeure-t-il le temps
cette heure encore un peu où il a semblé que tout
dépendait de toi
la vie et encore la vie
désormais personne ne te demande plus de dire oui

Il ne reste qu'elle
celle que tu n'as pas vue
qui s'en va le long d'un mur long comme la rue qu'elle
a traversée
te laissant derrière

Dans ton œil croît toujours le même arbre
qui couvre d'ombre la moitié de toi-même

Énigme

Qui traverse la route sous l'averse sans laisser de trace
une danse sans danseur
qui connaît le chanteur de chants sombres sous les pins
le vent qui ne sait pas son chemin ni rien

Il a suffi que l'arc-en-ciel se tînt sur un pied puis sur
l'autre
pour que tu portes la bague d'or au doigt
une bille de marbre dans la paume
tu tâtes encore le sol pour trouver le centre du monde
un trou peut-être où planter un poteau

La mort n'est pas à l'ouest pas plus que la vie ne
commence à l'est
le nord est blanc de peur
le sud est jaune de rire
ce qui vit enterre ce qui ne vit plus
puis attend appuyé sur sa pioche ce qui ne vivra plus

Tu cisèles un masque en papier pour tuer le temps
rouge jaune et bleu sans trous pour les yeux

voyager est affaire d'aveugle

Soir

Des oiseaux s'égarent dans le soir orange et noir
et toi-même dans ton cœur
qu'un chemin arrive enfin au seuil d'une existence
prochaine
sans que tu te dises va-t-il plus loin
n'y a-t-il rien qui se puisse pour demain

Assis sous le dernier orme tu voyages les yeux fermés
dans l'univers qui court après sa queue
il faut chercher Dieu dis-tu entre deux pages sur de
petites images
qu'est-ce enfin pour une tête qui roule comme un
écureuil en automne
avec de grands cris d'un sapin à l'autre

Il n'y a plus rien à voir
aucune rencontre à faire dans l'âme livide des mares
ni image ni hommage
à peine une clarté et juste assez de souffle dans les
narines
pour se savoir vivant et se désirer mort

Des oiseaux rêvent entre les cils d'une morte
dont l'œil à l'envers regarde dans un cerveau désert
ton cœur qu'on emporte laisse son fantôme à la porte
un feu qui doute le jour peut-être qu'on brûle sur la
route